

Virginie Prioux

Lettres de Zola à un exilé

Résumé

Exilé en Angleterre en 1871, ancien communard banni, Jules Vallès ne trouve plus d'éditeurs ni de journaux acceptant ses contributions. L'argent vient rapidement à manquer; il demande alors l'aide d'Émile Zola alors en pleine gloire. Une correspondance de plusieurs années s'instaure, et l'aide de Zola, parfois elle aussi confronté à la censure s'avère un précieux soutien pour celui que l'on connaît aujourd'hui comme un maître du roman du XIX^{ème} siècle.

Mots-clés : Jules Vallès ; Émile Zola ; éditeurs ; XIX^{ème} siècle

Resumo

Exilado na Inglaterra em 1871, o antigo comunardo banido, Jules Vallès, não encontra mais editores nem jornais que aceitem suas contribuições. O dinheiro acaba por rapidamente lhe faltar; ele pede, **então**, ajuda a Émile Zola, **naquele momento** em plena glória. Uma correspondência de muitos anos se instaura e, a ajuda de Zola, às vezes também confrontada à censura, revela-se uma preciosa ajuda para aquele que conhecemos hoje como um mestre do romance do século XIX.

Palavras-chave: Jules Vallès; Émile Zola, editores; século XIX

La critique n'est pas une arme. C'est quelquefois,
comme c'est le cas de M. Zola, un drapeau.
J. Vallès¹

Exilé à Londres depuis 1871, Jules Vallès a bien des difficultés à poursuivre sa carrière de journaliste outre-Manche. Les pouvoirs politiques interdisent aux Communards de publier dans les journaux nationaux, il lui faut trouver d'autres opportunités pour vivre de sa plume. Or, l'éloignement, les durcissements qui se font sentir sous la troisième République et même l'oubli qui s'installe peu à peu poussent Jules Vallès à demander de l'aide à ses connaissances restées en France. Ainsi, parmi les quelques quinze mille lettres qui composent la correspondance de Zola en trouve-t-on une petite dizaine écrite pour tenter d'aider et de conseiller Vallès dans une période difficile de sa vie. Parler d'amitié entre les deux hommes serait quelque peu exagéré dans la mesure où ils ne se côtoyaient guère avant cette période d'exil, d'ailleurs Zola s'adresse à lui en le nommant son « cher confrère » et non son « cher ami » ; toutefois les deux romanciers se connaissaient depuis longtemps lorsque débuta leur correspondance. Dès les années 1860, ils s'étaient rencontrés chez Hachette et s'estimaient beaucoup mutuellement. Dans *Le Progrès de Lyon* paru le 3 janvier 1865, Vallès avait consacré quelques lignes aux *Contes à Ninon* et les deux journalistes s'étaient ensuite retrouvés à *L'Événement* de Villemessant. Zola a même contribué par un article intitulé « Une cage de bêtes féroces » au journal de Vallès, *La Rue* du 31 août 1867, journal qu'il a loué par deux fois dans *L'Événement* du 26 Juin 1866 et dans *Le Salut Public* du 3 juillet de cette même année. C'est donc un profond respect et une certaine admiration qui unissent les deux hommes et c'est la raison pour laquelle Jules Vallès tente d'obtenir par le biais du maître de Médan ce qu'il ne peut réussir seul.

Il faut dire qu'en 1876 date de sa première lettre à Zola, Vallès est sous le joug d'une double autorité : une autorité politique qui l'a contraint à l'exil en Angleterre depuis la fin de la Commune et une autorité intellectuelle fondée sur la censure et les préjugés qui était peut-être encore plus néfaste que la première pour le journaliste. En effet, après ces cinq années d'exil, Vallès a bien du mal à gagner sa vie ; il tente par tous les moyens de placer ses articles. Son ami Victor Jaclard étant à Saint-Pétersbourg, où il s'était enfui après la Commune, fit des démarches afin de faire paraître un de ses romans

* *Virginie Prioux* – Professeur à l'Université de Tours (France)

¹ VALLÈS, 1990, p.122

dans la revue mensuelle *Le Diélc*, et il devait le renseigner sur l'éventuelle possibilité de publications dans les revues russes. Malheureusement le courrier fut retardé et l'inquiétude augmentant, Vallès s'adressa à Zola le 22 décembre 1876 afin de lui demander son aide. Cette correspondance s'échelonna jusqu'en mai 1879, année de publication du premier pan de la trilogie de Jacques Vingtras.

Cet échange de lettres semble particulièrement précieux pour comprendre les enjeux de la publication à la fin du XIX^{ème} siècle. A travers les mots de deux journalistes-romanciers, l'un Républicain au sommet de sa gloire, l'autre Communard exilé, il est aisé de constater les grandes difficultés que rencontre l'écrivain pour vivre de sa plume. En quelques lettres Vallès et Zola rendent compte des effets de la politique sur les journaux nationaux, des conséquences de la censure, de la montée en puissance de la presse russe soumise elle aussi à des règles sévères et d'un véritable réseau d'influence sans lequel rien ne serait possible.

I. Jules Vallès face à l'autorité politique

« Les vainqueurs et les vaincus »

48

Lorsque Vallès adresse sa première lettre à Zola le 22 décembre 1876 pour lui demander son aide afin de publier dans une revue de Saint-Pétersbourg, il se qualifie lui-même de « vaincu », et tout en félicitant son confrère pour la brillante réussite de sa nouvelle école, il craint néanmoins que son statut d'insurgé exilé soit un bémol pour le soutien qu'il souhaite obtenir.

Vous écrivez dans un journal russe m'a-t-on dit. J'ai failli être le collaborateur d'une revue de Saint-Pétersbourg que la censure a étouffée au berceau. Je voudrais bien renouer des relations toutes littéraires avec ce pays-là. Pouvez-vous me donner quelques renseignements et, si vous y êtes disposé, un coup de main ? (...)

J'attends votre réponse pour être un peu plus bavard. Mais je vous félicite en courant de votre campagne comme romancier *naturiste* [loc. cit.] J'aurai même à vous demander quelque chose à ce propos. Vous n'êtes pas de ceux qui ont peur d'écrire aux vaincus, n'est-ce pas ? J'espère recevoir une lettre de vous avant peu.²

² Jules Vallès à Émile Zola, lettre du 22 décembre 1876. In: ZOLA, 1980, tome II, p. 514

Cette crainte est bien fondée dans la mesure où le clivage essentiel qui existe entre les deux hommes est le rapport qu'ils entretiennent entre littérature et politique. Zola défend l'idée d'une scission entre l'écriture et l'engagement politique alors que la carrière même de Vallès est fondée sur l'idée inverse. Toutefois, le « coup de main » demandé pour l'exilé n'est pas resté lettre morte puisque trois jours après une réponse très encourageante lui est formulée.

Paris, 25 décembre 1876.

Mon cher confrère,

La revue russe où j'écris est *Le Messager de l'Europe* ; mais je crois qu'elle a déjà un correspondant à Londres, et d'autre part elle est de la nuance du *Temps*. Il existe une autre revue, les *Annales de la patrie*, qui est beaucoup plus avancée. Malheureusement, je crains de ne pouvoir vous être d'une grande utilité ; je ne connais absolument personne à Saint-Pétersbourg, j'ai été mis en relation avec *Le Messager de l'Europe* par Tourgueniev, qui est mon intermédiaire. Toutefois, il est bien entendu que je suis entièrement à votre disposition. Dites-moi au juste ce que vous voulez, et je vous répondrai s'il m'est possible de tenter quelque chose.

Vous avez, dites-vous, autre chose à me demander. Tant mieux, mon cher confrère ; je serai enchanté de vous rendre service, si je le puis. Il n'est pas question de vainqueurs ni de vaincus, car je ne vois en vous qu'un écrivain de talent, et je regrette beaucoup votre absence, qui nous prive d'un combattant dans notre combat littéraire.

Bien cordialement à vous,³

Tout le respect et toute l'admiration que porte le maître de Médan pour le directeur du *Cri du Peuple* ressortent de cette missive ; les biographes de Zola s'accordent d'ailleurs à dire que l'homme, bien qu'ayant un caractère parfois emporté, s'est toujours appliqué à aider ses amis et *a fortiori* ses confrères dans le besoin. Il faut dire qu'à cette période son rapport à l'autorité est bien différent : très critique à l'égard du Second Empire, il a écrit de nombreux articles polémiques dont le recueil *Mes Haines*, publié en 1866, regroupe les plus virulents. Malgré l'avènement de la République, il ne cesse pas pour autant ses écrits critiques, bien au contraire. L'année 1876 marque même un tournant dans sa carrière, tant d'écrivain que de journaliste. L'immense succès de *L'Assommoir* lui permet désormais d'écrire en toute liberté ce qu'il

³ Ibid., p. 513. La correspondance de Zola à Vallès s'étend du 25 décembre 1876 au 24 mai 1879 ; elle comporte huit lettres que nous reproduirons dans leur intégralité.

pense sur tous les sujets. Déçu par un gouvernement de profiteurs, Zola trempe sa plume dans le vinaigre et le directeur du *Voltaire*, Jules Laffitte, lié à l'équipe politique de Gambetta, tremble bien souvent devant les audaces de son collaborateur. Désavoué par *Le Voltaire*, Zola est écœuré qu'on ne puisse plus juger librement des faits de la République dans un journal républicain et accepte, en 1880, la proposition de collaboration avec *Le Figaro*, journal conservateur et même monarchiste. Cette fois la plume de Zola peut fustiger ce système parlementaire qui fait s'élanter des carrières et des fortunes. Dans ses articles, ce n'est pas l'exposé d'une doctrine que fait Zola mais il montre sa déception et son impatience face à une République qui ne tient pas ses promesses.

Entre un insurgé communard exilé et sans le sou et un romancier désormais célèbre qui a une liberté d'écrire bien plus grande, un dialogue épistolaire s'installe pour pallier les effets de l'autorité intellectuelle qui bride les plumes.

L'autorité intellectuelle : les éditeurs et directeurs de presse

Jusqu'à la loi de 1881 sur la liberté de réunion et la liberté de la presse, le maître mot de toute publication est la censure. Les journaux nationaux sont obligés de bannir de leurs colonnes les Communards exilés, il faut donc trouver des subterfuges afin de travailler malgré tout. La lettre envoyée par Zola le 6 août 1877 fait toute la lumière sur la difficulté que représente une telle entreprise.

L'Estaque, 6 août 1877.

Mon cher confrère,

Vous avez oublié ce que je vous avais écrit cet hiver : je suis loin de Paris, au bord de la Méditerranée, et je dois rester ici jusqu'à la fin octobre. Je regrette d'autant plus mon absence de Paris, qu'il ne m'est guère possible de vous y servir maintenant. Je puis cependant répondre aux questions que vous me posez.

L'éditeur Charpentier reculerait sans doute devant votre nom. Je crois savoir qu'il a évité de publier un roman de Rochefort. D'ailleurs vous pourriez toujours lui écrire. Je pense que vous auriez plus de chance pour éditer votre *Rue de Londres* chez le nouvel éditeur Maurice Dreyfus, rue de la Bourse, qui a été longtemps avec Charpentier. Si vous voulez que je tente personnellement une démarche, je le ferai bien volontiers ; mais il vous faudra attendre jusqu'en novembre. Enfin, je ne vois aucun journal qui vous prendrait

de la copie à cette heure ; vous connaissez la situation, les journaux sont obligés à beaucoup de prudence.

Ecrivez-moi à Paris dans les premiers jours de novembre, et dites-moi nettement ce que vous désirez faire. Je m'emploierai autant que je le pourrai. D'ici, je le répète, il m'est bien difficile d'agir.

Voici l'adresse de Tourgueniev que vous me demandez : 50, rue de Douai.

Bien cordialement à vous.

Jusqu'au 1^{er} novembre à l'Estaque, banlieue de Marseille (Bouches-du-Rhône).⁴

En effet, depuis le coup d'Etat parlementaire du 16 mai 1877, les éditeurs hésitent à publier - même anonymement - les œuvres des proscrits. L'idée de faire appel à Maurice Dreyfous, ancien associé de Georges Charpentier, semble plus prometteuse. Ce dernier publiait déjà les ouvrages d'Arthur Ranc à Bruxelles et affirmait être le point de ralliement de tous ceux qui complotaient contre le pouvoir. Les aléas politiques ont finalement empêché la publication prévue chez Dreyfous.

Les difficultés s'accumulent et les tentatives de Zola échouent les unes après les autres : l'exil a selon lui le double handicap de vous proscrire et de vous éloigner de la scène littéraire nationale.

51

Paris, 30 mars 1878.

Mon cher confrère,

Vous devez m'accuser d'oubli, car il y a bien longtemps que je vous dois une réponse. J'ai été très pris par mon roman, que je viens de terminer. Mais la vraie raison de mon silence, c'est que je n'avais pas de bonnes nouvelles à vous donner. Votre absence est votre grand tort. Dites-vous cela, ne cherchez pas ailleurs des explications tristes.

Charpentier, qui est un excellent homme, ferait certainement ce que vous voulez, si vous étiez là ; mais vous êtes loin, et cela suffit à décourager les bonnes volontés.

Pour vous parler avec franchise, j'ai cru comprendre que l'affaire lui paraissait dans les nuages, et c'est pour cela qu'il ne la fait pas. Il vous prendrait très certainement un livre, si vous lui adressiez un manuscrit prêt à être imprimé.

J'ai parlé à plusieurs autres éditeurs, et partout la réponse a été la même. Ils hésitent à s'engager pour des œuvres qui ne sont pas faites, ne mettant pas en cause votre talent, mais tremblant devant toutes sortes d'éventualités. Voilà.

Me permettez-vous un conseil ? Faites un livre ; ayez ce courage, au milieu de toutes vos difficultés. On le publiera, il aura du succès, et dès lors vous dicterez vos conditions.

⁴ ,bid, tome III, p. 89

Je reste à votre disposition, mais hélas ! je vois bien que je ne vous sers pas à grand'chose. On se heurte contre l'inertie des gens qui vous échappent de toutes les manières. Si je trouvais un journal qui voulût bien de votre copie, je vous écrirais.

Je compte parler pour vous au *Bien public*.
Votre bien dévoué.⁵

Toutefois le maître de Médan ne ménage pas ses efforts et les conseils qu'il donne à Vallès porteront leurs fruits. Un an après Charpentier publie *Jacques Vingtras* signé « Jean La Rue ». Le roman était déjà paru en feuilleton dans *Le Siècle* sous la signature « La Chaussade », pseudonyme nécessaire pour contourner l'interdiction faite aux publications des anciens Communards.

Ce problème d'anonymat est récurrent dans la correspondance dans la mesure où Zola insiste sur le fait que toute signature de Vallès ferait immédiatement refuser ses textes, qu'ils soient romanesques comme ce fut le cas avec Charpentier ou journalistiques, comme ce sera le cas avec Jules Laffitte. Zola prévient d'ailleurs que le directeur du *Voltaire* sera tout aussi réticent.

Médan, 24 mai 1879.

Je ne dois pas vous cacher que le directeur -il sort de *La République française*- a des allures couleur du *Temps* qui me font craindre un refus de sa part.⁶

Après plusieurs interventions de Zola, *Le Voltaire* publiera le 21 novembre 1879 un article signé « Vingtras », cette collaboration soumise à une retenue de la part de l'insurgé, se poursuivra jusqu'en juillet 1880, date de son retour d'exil.

Il faudra donc que Jules Vallès attende 1879 pour recouvrer quelque notoriété auprès des directeurs de presse et des éditeurs français. Avant cela bien des tentatives plus ou moins heureuses ont été faites pour placer des articles dans d'autres revues européennes, notamment celles de Saint-Pétersbourg alors très en vogue.

⁵ .bid, tome III, p. 167

⁶ .bid., tome III, p. 336

II. Nouvelles perspectives

Soutien de Zola

Au cours de leurs deux années de correspondance Zola a surtout voulu jouer la carte de l'encouragement vis à vis de l'exilé. C'est le cas notamment lorsque Vallès publie les « Notes d'un absent » dans le *Voltaire* du 26 décembre 1878. C'est bien le cri d'un insurgé banni qui se fait entendre : « Il me semble que je vois des réguliers insolents et gras châtiés par un irrégulier courageux. Il me semble aussi qu'il y a une fraternité muette entre tous ceux qui se révoltent au nom d'une conviction, insurgés du roman ou vaincus de l'histoire »⁷. A cet article si poignant Zola répond immédiatement par ces quelques mots.

Médan, 27 décembre 1878.

Votre article -le dernier- a été encore plus lu que le premier. Mes amis de Paris m'écrivent pour me dire tout le plaisir qu'il leur a fait. Revenez-nous donc et soyez avec nous.⁸

Le souhait de Zola est bien sûr sans espoir puisqu'à cette date Vallès est toujours proscrit. Néanmoins le soutien qu'il lui montre semble indéfectible. Lorsqu'il quitte Londres pour Bruxelles le maître de Médan apparaît même comme un lien indispensable pour cet homme banni de sa patrie. Apprenant que *L'Assommoir* devait se jouer au théâtre de l'Alhambra dans la capitale belge, Vallès écrit ces quelques mots : « Je resterai exprès pour assister à cette première. Je serais bien content si vous pouviez faire un saut jusqu'ici. Je me sentirais rajeuni et raffermi. J'ai vu si peu de France depuis huit ans ! ».

Malheureusement pour lui la réponse tant attendue n'est pas celle escomptée.

Paris, 16 avril 1879.

Mon cher confrère,

Non, malheureusement, je ne puis aller à Bruxelles. Ma besogne me cloue à Paris, et je regrette fort de ne pouvoir vous serrer la main.

⁷ VALLÈS, « Notes d'un absent », *Le Voltaire*, le 26 décembre 1878 ; *Œuvres complètes*, 1990, p.123

⁸ ZOLA, 1980, tome III, p. 261

Vous allez voir *L'Assommoir* très mal monté. Je vous envoie un mot avec lequel on vous donnera un fauteuil.
Cordialement,⁹

Exilé à Londres puis à Bruxelles, Vallès apparaît comme un homme désespéré qui a le mal du pays. En dehors d'indéniables difficultés financières qui le préoccupent, c'est le monde des lettres qui lui manque le plus. Or Zola est l'un de ceux qui a tenté de lui garder un pied dans cet univers si sélectif notamment par l'intermédiaire de Tourgueniev.

Publications russes

Dès sa première lettre de 1876 Vallès demandait des renseignements sur les opportunités de publications en Russie Il faut dire qu'à cette période l'un des titres de presse les plus lus est *Le Messager de l'Europe* publié à Saint-Petersbourg. Créé en 1866 et perdurant jusqu'en 1918, *Le Messager* est un périodique dont le principe est simple : plusieurs correspondants dans toute l'Europe envoient des articles sur les dernières nouveautés artistiques, les spectacles ou les mœurs d'un pays. Ce journal qui se veut très ouvert au monde est néanmoins soumis à une très sévère censure. L'attention toute particulière portée à la presse naît de la querelle des années 1840-1850 durant laquelle les intellectuels russes se subdivisent en slavophiles – qui insistent sur la spécificité de la voie historique en Russie – et les occidentalistes – qui prônent la nécessité de suivre le modèle européen. De cette méfiance pour une trop grande libéralité naissent deux vagues de censure : la première, dite préventive, sévit jusqu'en 1865, et la seconde, dite punitive, couvre toute la fin du siècle. Les années 1860 connaissent alors une nouvelle législation de la presse ; les censeurs désespérés devant la montée des journaux satiriques (*L'Étincelle* par exemple) durcissent la répression et dans le courant de l'année 1862 deux fleurons de la presse russe, *Le Contemporain* et *La Parole russe*, sont suspendus. C'est surtout la loi sur la presse, prononcée entre le 6 et le 18 avril 1865, qui régit toutes les publications de la fin du siècle. Appelée « loi d'avril », elle prend modèle sur le système des avertissements de Louis-Napoléon Bonaparte : les imprimeries doivent impérativement présenter au

⁹.bid, p. 311

comité de censure les manuscrits de publication dès leur impression. Les trois niveaux de sanctions (simple avertissement, mise en garde et interdiction des périodiques) étaient très dissuasifs même pour les plus contestataires¹⁰.

C'est dans ces conditions que Vallès, empli d'enthousiasme, propose d'écrire des articles sur la vie artistique et littéraire. Il sait que Zola est le correspondant du *Messenger de l'Europe* à Paris et que, aidé par son ami Tourgueniev, il lui est possible de le faire également entrer comme collaborateur.

Le 28 février 1877.

Je voudrais faire *la France artistique et littéraire* de ces temps-ci, de cette époque si curieuse : Dumas fils, Flaubert, vous, Augier, Courbet, Goncourt, Malot, Manet, Sardou, Daudet, etc., etc., etc. Il y a à défendre la Révolution en écrivant ces portraits, à peindre un temps, à ouvrir une brèche, à jeter le peuple enthousiaste, rieur ou irrité, dans cet atelier de pièces, de statues, de tableaux, et de livres. Connaissez-vous, par hasard, une place en France où je pourrais entreprendre cette campagne ? Je ne pense pas... mais en Russie, Tourgueniev consentirait-il à proposer la chose ? C'est pour le combat, vous savez ? L'art moderne en avant ! Le Réalisme *for ever* ! C'est ce qui me fait vous en parler comme cela, d'emblée, et vous demander un intermédiaire de ce calibre, sous peine de paraître bien osé et bien indiscret. Bref, je voudrais entrer dans le débat, quitter la politique trop mal faite par les exilés, et avoir ma place à la barricade que vous défendez la plume à la main, aujourd'hui.¹¹

55

Il faudra attendre le 2 avril pour que Zola réponde à cette missive. Cette fois encore il met en avant les nombreuses difficultés rencontrées pour toute forme de contribution en Russie.

Paris, le 2 avril 1877.

Mon cher confrère,

J'ai bien tardé à vous répondre, mais ne m'en veuillez pas, car je suis très bousculé.

Je me suis occupé de votre affaire et voici brièvement les renseignements que je puis vous donner. Tourgueniev pense que des articles sur l'Angleterre, dans le sens que vous indiquez, seraient bien accueillis en Russie ; seulement, il ajoute que votre nom serait certainement un épouvantail pour la censure russe, et qu'il faudrait le cacher d'une façon absolue. Acceptez-vous cet anonymat ? Dites-le-moi immédiatement. Tourgueniev part pour Saint-Pétersbourg dans

¹⁰ Voir à ce sujet ETKIND et al., *Histoire de la littérature russe, le XIX^{ème} siècle*, 1996

¹¹ *ibid*, tome II, p. 554

trois semaines, un mois, et je le chargerai de négocier en personne votre entrée dans la revue où j'écris moi-même.

Quant à faire en Russie des études sur la littérature et l'art français, cela serait moins facile ; du moins, je ne sais où je pourrais proposer en votre nom ces études, car c'est déjà là ma besogne dans la revue où j'ai quelque influence. Je crois qu'il serait plus pratique de vous en tenir pour le moment aux études sur la vie anglaise.

Donnez-moi donc vos dernières instructions, afin que Tourgueniev parte en sachant ce qu'il doit dire.

Mon adresse est jusqu'au 20 avril : 21, rue Saint-Georges, Batignolles, et à partir de cette époque : 23, rue de Boulogne. Enfin, je pars à la fin mai pour le Midi, mais mes lettres suivront.

Bien cordialement à vous.

Je vous envoie *L'Assommoir*.¹²

De nouveau Vallès se heurte à la censure de son nom ; de plus, l'idée d'écrire des articles sur la littérature et l'art français concurrençant les écrits de Zola lui-même, doit être définitivement abandonnée. Toutefois, Zola ne reste pas sur cette réponse en demi-teinte et c'est sur un ton plus dirigiste qu'il écrit la lettre du 21 mai.

Paris, 21 mai 1877.

Mon cher confrère,

Voici ce que vous allez faire.

Tourgueniev, qui part dans trois jours pour la Russie, vous conseille d'envoyer un premier article, un article spécimen. Faites-le d'une dizaine de pages de revue et bourrez-le de faits pittoresques le plus possible. Il est très probable que cet article déterminera le directeur à vous prendre une correspondance mensuelle. En tout cas, si l'affaire échouait, vous utiliseriez l'article en France. Tourgueniev m'a affirmé que c'était la seule façon d'engager l'affaire sérieusement. Et hâtez-vous, que votre article parte dans six ou sept jours. Voici l'adresse de M. Tourgueniev chez M. Stassioulevitch, directeur du *Messageur de l'Europe*, 20 rue Galernaïa, Saint-Pétersbourg.

Il est entendu que vous ne signerez pas et que votre collaboration sera tenue secrète.

Je pars pour le Midi où je vais passer quelques mois, mais mes lettres me suivront, et vous pouvez m'écrire, si vous avez besoin de moi. Bien cordialement à vous,

23 rue de Boulogne.

Vous devriez faire votre premier article sur les sentiments des Anglais sur les Russes, en tâchant de trouver un cadre pittoresque. La revue est centre gauche. Evitez le plus possible la politique, car la censure est terrible là-bas.

¹² ,ibid, tome II, p. 553

De nouveau le rappel de la censure, de l'anonymat nécessaire et de proscription de toute allusion politique jalonne la lettre. Cette aide est à cette époque vitale pour Vallès qui est très inquiet pour ses finances. Heureusement les transactions ne furent pas vaines et bien que *Le Messager de l'Europe* n'ait pas donné suite, Tourgueniev a cependant réussi à obtenir une collaboration de Vallès avec *Le Slovo (La Parole)*. Contraint à l'anonymat, il signa ses articles du pseudonyme de Pascal et profita de cette bouffée d'oxygène financière que lui offrirent Zola et Tourgueniev.

Après la démission de Mac Mahon, Jules Vallès bénéficie de l'amnistie de 1880 et est alors autorisé à rentrer en France. Jamais véritablement oublié grâce à ses publications pourtant si difficiles à mener à terme, il revient après l'édition de son premier succès, *Jacques Vingtras* - le futur *Enfant* - sous lequel il peut désormais apposer son nom. S'il n'a pas été en mesure de lutter contre l'autorité politique qui l'a contraint à l'exil pendant neuf ans, il a en revanche pu se battre contre l'autorité des intellectuels parisiens qui le plongeaient dans l'oubli ; grâce à l'indéfectible présence de Zola à ses côtés, il est parvenu à publier chez Charpentier le premier volume de la trilogie qui fera de lui un grand nom du roman de la fin du siècle.



REFERÊNCIAS

- BELLET, Roger. **Jules Vallès journaliste 1857-1885**. Thèse présentée à l'Université de Clermont Ferrand le 24 novembre 1873. Service de reproduction des thèses: Université de Lille III, 1976
- DISEGNI, Silvia. **Jules Vallès** : du journalisme au roman autobiographique. Paris: L'Harmattan, 1996
- ETKIND, E. *et al.* **Histoire de la littérature russe, le XIX^{ème} siècle**. Paris : Fayard, 1996
- Journal *Le Voltaire*, Paris, 26 décembre, 1878
- RICHEPIN, Jean. **Les étapes d'un réfractaire, Jules Vallès**. Seyssel : Champ Vallon, 1993
- VALLÈS, Jules. **Œuvres complètes**. Paris : Gallimard, « La Pléiade », 1990
- WAEGEMANS, Emmanuel. **Histoire de la littérature russe**. Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2003
- ZOLA, Emile. **Correspondances**. Tomes II et III. Éditions du CNRS : Presses de l'Université de Montréal, 1980